

Yves Coppens

Paléontologue, codécouvreur de Lucy

Comme à toute personne, comme, à plus forte raison, à tout scientifique voyageur, il m'est arrivé bien des aventures ! Dès l'introduction de son dernier ouvrage, *Une mémoire de mammoth* (Odile Jacob, 448 p., 24,90 euros), paru fin mai, où il narre une vie au service de la science, « *compagne de charme et de rigueur* », Yves Coppens adoptait le ton du conteur qui lui a valu la reconnaissance et l'affection du grand public. Le paléontologue, professeur au Collège de France, est mort, mercredi 22 juin, à l'âge de 87 ans, a annoncé son éditeur, au nom de sa famille.

Yves Coppens est indissociablement lié à Lucy, une petite australopithèque vieille de 3,2 millions d'années, découverte en 1974 en Éthiopie, lors d'une mission internationale qu'il codirigeait avec l'Américain Donald Johanson et le géologue français Maurice Taieb. C'est ce dernier, mort en juillet 2021, qui avait mis l'équipe sur la piste de ce fossile bientôt considéré comme la grand-mère de l'humanité – ou sa grand-tante, selon les interprétations. Et Yves Coppens, qui avait capté en France l'essentiel de la lumière attachée à cette découverte, ne cachait pas la dette qu'il avait envers son contemporain, oublié des médias.

« Après le décès de Maurice Taieb et celui d'Yves Coppens, c'est une page de notre histoire qui se tourne. Il faisait le lien avec les pionniers de la paléontologie africaine tels que Camille Arambourg ou Louis Leakey », déplore Brigitte Senut, paléoanthropologue au Muséum national d'histoire naturelle. « Yves Coppens était quelqu'un d'élegant dans la vie et dans la science », souligne la codécouvreuse, en 2000, au Kenya, d'*Ororin tugenensis*, un fossile d'hominidé de près de 6 millions d'années. Il faisait, selon elle, partie de ces rares « patrons » à ne jamais imposer ses vues à ses étudiants et collaborateurs – il avait codirigé et dirigé ses thèses. « C'était aussi le premier vulgarisateur de notre discipline, pour laquelle il a fait énormément, salue-t-elle. Il ne sera pas remplacé. »

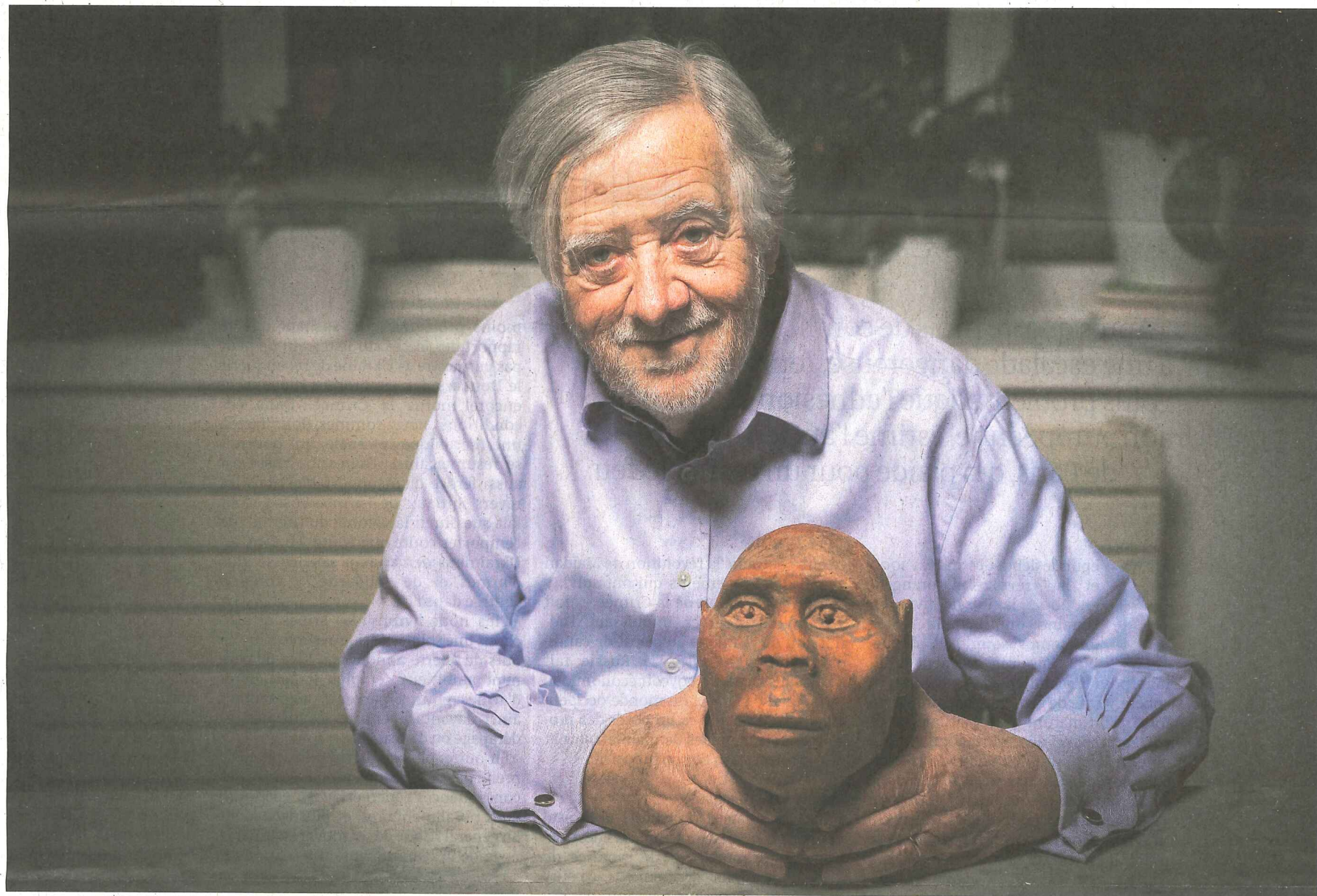
L'amour de l'humain

Le paléoanthropologue Michel Brunet partage la même émotion : « Je viens de perdre un ami très cher, mon coloc collégien du Collège de France. » Les deux hommes partageaient, en effet, rue d'Ulm, le même bureau, orné de reproductions de crânes et de souvenirs d'expéditions lointaines – à son domicile, Yves Coppens faisait voisiner ces *memorabilia* avec une distinction du *Journal de Mickey*, « une de mes plus grandes fiertés ». « Nous n'avons jamais été ensemble sur le terrain, mais je suis allé sur ses traces en Afrique orientale et ensuite au Tchad, qu'il avait parcouru pendant son service militaire. »

Michel Brunet avait demandé sa permission à son devancier, gracieusement donnée. « Il m'a dit, il y a quelques années, qu'il était persuadé que je n'y trouverai rien », raconte Michel Brunet, pas insensible à l'ironie, qu'Yves Coppens pratiquait en maître : c'est au Tchad que sera découvert Toumaï, un fossile d'hominidé vieux de 7 millions d'années.

Pour Michel Brunet, la contribution scientifique la plus marquante de son « coloc » restera la découverte de Lucy. « On a alors pris conscience que nos racines étaient africaines et profondes dans le temps : 3,2 millions d'années, c'était énorme ! »

Mais revenons au début de l'histoire, au « il était une fois » cher au Vannetais. Chez Yves Coppens, le passé tient presque de l'héritage



À son domicile, à Paris, le 2 décembre 2016. LIONEL BONAVENTURE/AFP

familial. Lorsque son père, professeur de physique, combattant pendant la seconde guerre mondiale, est démobilisé, il rentre des Ardennes avec des fossiles de coquillages. A chaque anniversaire, on lui offre des pièces anciennes et, à l'école, l'élève Coppens est surnommé « Coco le fossile ».

Mais le vrai choc, assurait-il au *Monde* en décembre 2021, le corps fatigué mais l'œil brillant, survient à l'âge de 13 ans, quand un ami de son grand-père le conduit sur un petit site gaulois dans le golfe du Morbihan. « Des quantités de tessons de poterie dans la terre, au-dessus d'une petite falaise. J'ai eu ce qu'on appelle parfois le syndrome de Stendhal. J'étais tellement fasciné que j'étais hébété. (...) Cela a été le début de mon engagement sur le terrain et ce qui a inscrit en moi, physiquement, la passion pour le passé. »

Epris également de voyage, il dirige sa scolarité puis ses études avec un rêve : partir en Afrique chercher des anciens squelettes humains. Il suit donc une maîtrise de sciences naturelles à l'université assortie de cours d'anatomie à la faculté de médecine de Rennes. Mais lorsqu'il arrive à la Sorbonne et annonce ses objectifs, c'est la douche froide. Les restes humains sont choses trop précieuses pour être confiés à un petit jeune, aussi passionné et talentueux soit-il, lui dit-on. C'est donc aux mastodontes, mammoth et autres éléphants que le chercheur, recruté à 22 ans au Centre national de la recherche scientifique, consacre sa thèse.

Mais les gros mammifères ne l'occupent pas longtemps. A 26 ans, le tout juste docteur est invité sur un terrain au Tchad où des ossements de pachydermes vieux de plus de 4 millions d'années ont été retrouvés. Et là, il découvre, en 1961, un bout de crâne humain. « J'avais mon fossile. Je rentre, je publie, ça fait un peu de bruit, je suis invité par les collèges britanniques au Kenya, par les collègues sud-africains. C'était parti !

9 AOÛT 1934 Naissance à Vannes (Morbihan)
1967 Découverte en Éthiopie de « *Paranthropus aethiopicus* » (2,6 millions d'années)
1974 Découverte en Éthiopie de Lucy, « *Australopithecus afarensis* » (3,2 millions d'années)
1983 Chaire Paléontologie et préhistoire au Collège de France
22 JUIN 2022 Mort à Paris

J'ai pu donner libre cours à ma passion de la fouille et à mon amour de l'humain. »

En 1967, Yves Coppens récidive. Cette fois, c'est sur un plateau éthiopien, à la limite du Kenya, qu'il voit briller une lumière, comme un reflet du soleil sur un tesson de verre. Il s'approche, frotte, et découvre qu'il s'agit, en réalité, d'une dent. La quentotte d'australopithèque se révéla vieille de 2,6 millions d'années. Le plus vieux reste humain alors connu, d'une espèce qui plus est nouvelle, qu'il baptisera *Paranthropus aethiopicus*.

Le début d'une série de découvertes essentiellement réalisées dans ce continent « adoré », qu'il qualifiait de « deuxième patrie », mais aussi en Indonésie, en Mongolie, en Sibérie, en Chine. Volontiers cabotin, Yves Coppens aimait s'amuser avec le récit de chacune d'elles. Mais son talent de conteur et sa lucidité donnaient toute leur mesure lorsqu'il évoquait celle qui l'a rendu internationalement célèbre : Lucy.

Racontons à nouveau l'histoire, même si elle est connue. Maurice Taieb, qui l'appelle en compagnie de « Don » Johanson pour fouiller dans le bassin du fleuve Awash, en Éthiopie ; un premier genou

trouvé en 1973, baptisé « Claire », en référence au film d'Eric Rohmer ; et, en 1974, un nouveau squelette. Nommée cette fois en hommage à la chanson des Beatles qu'ils écoutaient alors en boucle, Lucy prend peu à peu forme. Au terme de la campagne, 40 % des os sont réunis, un chiffre alors jamais atteint, ni même approché.

La jeune fille devient une star mondiale. Un succès « ambigu », ne se lassait-il pas de répéter. D'abord parce que, contrairement à l'image largement véhiculée, « Lucy n'était pas notre grand-mère à tous ». Ensuite parce qu'il n'avait pas lui-même exhumé le premier os. La règle, édictée dès le départ par Maurice Taieb, faisait des trois principaux scientifiques les codécouvreurs, mais lui savait que c'était un étudiant de Donald Johanson qui avait déniché la merveille. « Dans les batailles, on se souvient du nom des généraux », constatait-il. Enfin parce qu'il souffrait, avec un peu de culpabilité, du peu de crédit offert à Maurice Taieb, peu à l'aise devant les caméras.

Chouchou des médias

Lui, au contraire, s'en délecte, en ancien timide désormais affranchi. Rapidement, il jouit en France, mais aussi à l'étranger, d'une popularité considérable. Il passe des estrades de conférences aux plateaux de télévision. Sa passion, son humour, son sens de la formule et sa bonhomie apparente en font le client parfait. « Pour les volcans, c'était [Haroun] Tazieff, pour les océans, c'était [Jacques-Yves] Cousteau, pour les premiers humains, c'était moi », souriait-il. Preuve de sa popularité, Michel Drucker lui consacra même un « Vivement dimanche ». Qui dit mieux ?

Chouchou des médias, il ne dédaigne pas pour autant des publics plus modestes, faisant à l'occasion l'honneur à une simple prof d'histoire de visiter sa classe avec, dans sa sacoche, quelques si-

lex taillés et reproductions d'os et de crânes, ouvrant de sa voix posée des horizons insoupçonnés aux collégiens – un éblouissement dont peut témoigner l'un des auteurs de ces lignes.

A l'opposé, d'autres publics, plus institutionnels, le sollicitent : en 2002, il est nommé à la présidence d'une commission particulière (dite « commission Coppens »), dont les travaux ont servi de base à l'élaboration de la Charte de l'environnement. En 2006, Jacques Chirac le nomme au Haut Conseil de la science et de la technologie. En 2010, c'est le président Nicolas Sarkozy qui le place à la présidence du conseil scientifique chargé de la conservation de la grotte de Lascaux, dont les peintures et gravures sont menacées par des moisissures et des champignons.

Mais revenons à sa discipline. Au début des années 1980, Yves Coppens, qui se définissait comme « un type de synthèse », avait popularisé l'« east side story », l'hypothèse selon laquelle un changement climatique en Afrique orientale, ouvrant un horizon de savane à nos ancêtres, aurait favorisé l'émergence de la bipédie, caractère majeur d'« humanisation ». Mais la découverte, par l'équipe de Michel Brunet, d'Abel en 1995, puis de Toumaï en 2001, au Tchad, à l'ouest donc du rift africain, allait mettre à bas cette théorie : Toumaï avait, en effet, déjà des caractères bipèdes. Yves Coppens s'incline : « Il avait déjà cosigné dans *Nature* le bulletin de naissance d'Abel et a toujours été très ouvert », se souvient Michel Brunet.

« L'east side story, même si elle a été démentie, c'est quand même la première hypothèse scientifique testable sur l'origine de la lignée humaine depuis Darwin », souligne cependant Pascal Picq, paléoanthropologue au Collège de France, qui a, lui aussi, eu Yves Coppens pour directeur de thèse. L'apport de son mentor est éga-

lement d'avoir ouvert de multiples portes : « Dès les années 1970, il avait compris l'importance qu'aurait la génétique pour notre discipline. » Et il a inscrit l'évolution humaine dans des problématiques d'environnement, de climat, ce qui paraît banal aujourd'hui. Il voit donc en lui « un des acteurs de la paléontologie moderne. Avant sa nomination au Collège de France, elle était englobée dans la préhistoire. »

« Cordes à linge » mentales

Pascal Picq livre une anecdote sur l'époque, lorsque Yves Coppens avance ces hypothèses devant ses pairs à l'Académie des sciences : « Il m'a dit y avoir entendu murmurer que cela commençait à sentir le bûcher. » Ces facteurs purement matérialistes expliquant l'émergence du rameau humain ne sont pas partout en odeur de sainteté. L'athée Yves Coppens, qui deviendra, en 2014, membre ordinaire de l'Académie pontificale des sciences, n'en a cure.

Ambassadeur de sa discipline, il avait découvert sur le tard que sa « mémoire de mammoth » lui venait d'une « anomalie », la synesthésie, ou la capacité innée à associer des éléments sensoriels apparemment sans rapport. Lui pouvait accrocher toute la chronologie de l'Univers sur des milliers de « cordes à linge » mentales et en retrouver le moindre détail à volonté. Pour ceux qui n'ont pas cette faculté, ses nombreux livres restent les témoins de cette (pré) histoire longue, où il aimait inscrire la sienne – et la nôtre. « Heureusement qu'il a beaucoup publié, il nous reste son témoignage », se console Brigitte Senut.

Curieux insatiable, il nous confiait récemment être encore taraudé par de nombreux mystères. « Mais s'il fallait en retenir un, disaient-il, j'aimerais savoir à quoi ressemblait notre ancêtre commun avec les chimpanzés, il y a dix millions d'années. » ■

NATHANIEL HERZBERG
ET HERVÉ MORIN